

Prix Nobel 1909 Selma Lagerlöf

Née au manoir de Marbacka, Suède, en 1858

Morte au manoir de Marbacka, Suède, en 1940

Langue : suédois

Son enfance et son adolescence se déroulent dans le [manoir familial de Marbacka](#) qu'elle quitte à l'âge de vingt-trois ans pour Stockholm, où elle suit une formation d'institutrice. Elle assure un enseignement dans une école de filles jusqu'en 1895, lorsque la famille royale et l'Académie suédoise lui octroient un soutien financier afin qu'elle se consacre à la poésie. Cinq ans plus tôt, la publication de ses poèmes dans une revue littéraire avait été remarquée. Elle doit surtout sa notoriété à son livre pour enfants *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*. Selma Lagerlöf est la première femme lauréate du prix Nobel de littérature.

Altesses royales, Mesdames et Messieurs,

C'était il y a quelques jours, dans le train qui me conduisait à Stockholm. Le soir tombait. Il faisait sombre au-dehors, et une demi-pénombre régnait dans le compartiment. Mes compagnons de voyage s'étaient assoupis chacun dans leur coin, et j'étais là silencieuse à écouter le fracas du train qui s'élançait sur les rails.

J'en vins alors à penser à toutes les fois où je m'étais rendue à Stockholm. Le plus souvent pour quelque tâche ardue. J'y étais allée pour passer des examens, j'y étais allée avec des manuscrits pour chercher un éditeur. Et à présent, j'étais en route pour recevoir le prix Nobel. Non sans raison, je pensais que cela aussi était difficile.

Durant tout l'automne, dans ma vieille demeure du [Värmland](#), j'avais vécu dans la solitude la plus totale, et maintenant, il me fallait me présenter devant un grand nombre de personnes. C'est comme si dans ma solitude, j'en étais venue à redouter l'agitation, et l'angoisse me saisit à l'idée de devoir à nouveau me montrer dans le monde.

Mais c'était au fond une joie si extraordinairement grande de recevoir ce prix que je me suis efforcée de chasser mon angoisse en pensant à ceux qui étaient susceptibles de se réjouir de mon bonheur — nombre de bons vieux amis, mes frères et sœurs, et avant tout ma vieille mère qui là-bas chez nous se réjouissait d'avoir pu vivre ce grand événement.

J'en vins très vite à penser à mon père décédé, à qui j'aurais tant aimé pouvoir dire que j'avais reçu le prix Nobel. Je savais qu'il s'en serait réjoui plus que quiconque. Je n'ai jamais rencontré personne qui ait éprouvé autant d'amour et de respect pour la littérature et les écrivains, et s'il avait pu apprendre que l'Académie suédoise m'avait décerné un important prix littéraire... J'éprouvais un cuisant regret à ne pouvoir le lui dire.

Quiconque a pris le train dans la nuit et les ténèbres sait que parfois, il peut arriver que pendant de longs moments les wagons semblent s'élançer de manière étonnamment tranquille, sans une seule secousse. Le bruit et le fracas disparaissent, le crissement régulier des roues se transforme en une musique paisible et monotone. C'est comme si les wagons de chemins de fer cessaient de rouler sur les rails et les traverses et glissaient dans l'espace. De fait, au moment précis où je songeais que j'aimerais rencontrer mon père, quelque chose de ce genre se produisit. Le train commença à s'élançer si légèrement et silencieusement qu'il ne pouvait plus être sur terre. Je me mis alors à penser : « Et si j'étais en chemin vers mon père au royaume des cieux ! Je crois avoir entendu dire que d'autres ont fait cette expérience ; pourquoi pas moi ? »

Le wagon continuait à glisser sans bruit. Mais quelle que fût sa destination, il avait encore un long chemin à parcourir, et mes pensées allèrent plus vite que lui.

Quand je rencontrerai mon père, pensais-je, il sera sûrement assis dans son fauteuil à bascule sur la véranda, face à un parc empli de fleurs et d'oiseaux, et bien sûr en train de lire *La Saga de Frithjof*. Et quand Père me voit, il met le livre de côté, relève ses lunettes sur son front et se lève pour m'accueillir. Et il me dit « bonjour » et « bienvenue » et « ainsi, tu es de sortie » et « comment vas-tu, ma petite fille ? », comme il avait coutume de le faire.

¹ *La Saga de Frithjof* du Suédois Tegnér est un poème constitué de chants lyriques, datant du XIII^e siècle.

Ce n'est que rassis dans son fauteuil qu'il commence à s'interroger sur les raisons de ma visite.
« Rien de grave à la maison ? demande-t-il soudain.

— Mais non, Père, tout va bien. » Et quand je m'apprête à lui apprendre la nouvelle, je ressens le besoin de la garder pour moi encore quelque temps, et je choisis donc un détour : « Je suis seulement venue pour te demander un conseil, lui dis-je en prenant un air préoccupé. C'est que j'ai contracté des dettes importantes.

— J'ai peur de ne pas pouvoir beaucoup t'aider, dit Père. On peut dire ici la même chose que des vieux manoirs du Värmland, à savoir qu'on y trouve de tout sauf de l'argent.

— Ce n'est pas d'argent que je suis redevable, dis-je.

— Alors, c'est pire, répond mon père. Raconte-moi tout depuis le début, ma petite fille.

— C'est bien le moins que tu me viennes en aide, dis-je, depuis le début, tout cela est de ta faute. Te souviens-tu comme tu avais l'habitude, assis au piano, de chanter [Bellman](#) pour nous enfants, et te souviens-tu que tu nous faisais lire [Tegnér](#) et [Runeberg](#) et [Andersen](#) deux ou trois fois chaque hiver ? C'est ainsi que j'ai contracté ma première dette importante. Père, comment pourrai-je payer de retour tous ceux qui m'ont appris à aimer les contes et les exploits héroïques et la terre natale et la vie humaine dans toute sa grandeur et sa fragilité ? »

Quand je dis cela, Père se redresse dans son fauteuil et une belle expression passe dans son regard : « Je suis heureux d'avoir contribué à te procurer cette dette, dit-il.

— Oui, peut-être as-tu raison sur ce point, Père, mais tu dois te rendre compte qu'il n'y a pas que cela. N'oublie pas que j'ai un grand nombre de créanciers. Songe à ces pauvres cavaliers sans feu ni lieu qui dans ta jeunesse erraient dans le Värmland, jouant aux cartes et chantant des chansons ! Je leur suis redevable de folles aventures, d'espégleries et de plaisanteries sans fin. Et songe à toutes ces vieilles gens qui dans leurs petites cabanes grises à l'orée du bois m'ont raconté des histoires de [nixes](#), de trolls et de vierges ensorcelées. Ce sont ces gens qui m'ont appris comment la poésie peut s'étendre sur les âpres montagnes et les sombres forêts. Et songe aussi, Père, à tous ces moines et nonnes, pâles et aux yeux caves, qui dans leurs sombres couvents ont eu des visions et entendu des voix ! J'ai également une dette à leur égard puisque j'ai pu puiser dans le vaste trésor de légendes qu'ils ont amassé. Et songe aux [paysans de Dalécarlie qui sont partis pour Jérusalem](#) ! Ne leur suis-je pas redevable d'avoir pu conter un haut fait exceptionnel ? Et ma dette ne se limite pas aux hommes, elle s'étend aussi à toute la nature. Les animaux de la terre et les oiseaux du ciel, les fleurs et les arbres — tous ont eu leurs secrets à me confier. »

Père se contente de hocher la tête et de sourire pendant que je parle, il n'a pas l'air préoccupé du tout. « Ne comprends-tu pas, Père, à quel point je suis criblée de dettes ? dis-je de plus en plus gravement. Sur terre, personne ne sait comment on peut s'en acquitter. Je croyais que vous le saviez ici au ciel.

— Oui certes, nous le savons, dit Père avec cet air détendu dont il est coutumier. Il y a moyen de remédier à tes soucis. Ne crains rien, mon enfant !

— Oui, mais Père, il n'y a pas que cela, dis-je. J'ai aussi une dette à l'égard de tous ceux qui ont pris soin de la langue, qui ont forgé et façonné un bon outil et m'ont appris à m'en servir. Et une dette aussi à l'égard de tous ceux qui ont écrit avant mon époque, qui ont fait de la description des destinées humaines un art accompli, qui ont donné des impulsions et ouvert des voies. N'ai-je pas une dette immense à l'égard des écrivains qu'on acclamait dans ma jeunesse, à l'égard des grands Norvégiens et des grands Russes ? N'ai-je pas une dette pour avoir, dans mon propre pays, vécu à une époque où la littérature était florissante, où l'empereur de marbre de [Rydberg](#), le monde poétique de [Snoilsky](#), l'archipel de [Strindberg](#), le peuple décrit par [Geijerstam](#), les portraits de contemporains brossés par [Anne-Charlotte Edgren](#) et [Ernst Ahlgren](#), l'Orient de [Heidenstam](#), l'histoire vivante narrée par Sophie Elkan², mes chants du Värmland de [Fröding](#), les légendes de [Levertin](#), la Thanatos de [Hallström](#) et les peintures dalécarliennes de [Karlfeldt](#), et bien d'autres ouvrages encore, sont apparus à mes yeux dans toute leur fraîcheur et leur nouveauté, créant ainsi une émulation et fécondant le rêve ?

² En 1894, Selma Lagerlöf rencontre Sophie Elkan, également écrivain, qui aura une influence importante sur son œuvre.

— Oui, oui, dit mon père, tu as raison, ta dette est importante, mais il y a sûrement des remèdes.

— Je ne crois pas que tu aies vraiment mesuré toutes mes difficultés, Père, dis-je. Tu ne sembles pas conscient du fait que j'ai aussi une dette envers mes lecteurs. N'ai-je pas à les remercier pour tout, depuis le vieux roi et son plus jeune fils qui m'ont envoyée dans les pays du Sud pour que je fasse mon apprentissage jusqu'aux jeunes écoliers qui ont écrit ensemble une lettre enfantine en remerciement de Nils Holgersson ? Que serait-il advenu de moi si l'on n'avait pas voulu lire mes livres ? Tu ne dois pas non plus oublier ceux qui ont écrit sur moi. Souviens-toi du grand critique danois qui m'a procuré des amis dans tout son pays avec seulement quelques mots ! Et songe à celui des nôtres, maintenant décédé, qui savait mêler le miel et le fiel avec un art plus accompli que quiconque avant lui ! Pense à tous ceux qui ont travaillé pour moi en terre étrangère ! J'ai une dette envers eux, Père, tant envers ceux qui m'ont complimentée que ceux qui m'ont critiquée.

— Oui, oui, dit Père, qui ne me paraît plus aussi calme – c'est qu'il commence à comprendre qu'il ne sera pas si facile de me venir en aide.

— Rappelle-toi tous ceux qui m'ont aidée, dis-je. Pense à mon fidèle ami Esselte qui s'est employé à me frayer un chemin alors que personne n'osait encore croire en moi ! Souviens-toi de tous ceux qui ont défendu mes œuvres et protégé mon travail ! Et rappelle-toi cette personne très chère qui m'a accompagnée en voyage et qui non seulement m'a aidée vers le sud pour me montrer toute la splendeur de l'art mais a aussi tendu ma vie plus lumineuse et plus riche. Et pense à tout l'amour qui m'a été prodigué, à toutes les récompenses et marques d'honneur ! Ne peux-tu comprendre qu'il me fallait venir à toi pour savoir comment m'acquitter de telles dettes ? »

Père a baissé la tête, et il ne semble plus aussi assuré qu'au début : « Je crois en effet qu'il ne sera pas très facile de t'apporter de l'aide, ma petite fille, dit-il. Mais tu m'as tout dit maintenant ?

— Non ! Jusqu'à présent j'ai malgré tout réussi à faire face tant bien que mal, dis-je, mais le pire reste à venir. C'est pourquoi il m'a fallu venir à toi pour te demander conseil.

— Je ne vois pas comment tu pourrais avoir une dette plus criante, me répond-il.

— Oh si », dis-je, et je lui révèle alors « *cela* ».

« Jamais je ne pourrais imaginer que l'Académie suédoise... », dit mon père. Mais au même instant il me regarde et comprend que « *cela* » est vrai. Et toutes les rides de son vieux visage commencent à tressaillir, et des larmes lui montent aux yeux.

Et moi de lui demander : « Que vais-je dire à ceux qui m'ont proposée pour le prix et à ceux qui me l'ont décerné ? Car songe, Père, ce n'est pas seulement honneur et argent qu'ils m'apportent. C'est aussi qu'ils ont eu assez foi en moi pour oser me distinguer aux yeux du monde entier. Comment vais-je pouvoir m'acquitter d'une telle dette de reconnaissance ? »

Père se plonge un moment dans ses pensées, puis il essuie ses larmes de joie, s'agite et frappe du poing le dossier de son fauteuil : « Je ne veux pas réfléchir plus longtemps à des questions auxquelles personne, que ce soit au ciel ou sur la terre, ne peut apporter de réponse ! dit-il. Puisque tu as reçu le prix Nobel, je veux seulement savourer ma joie ! »

Altesses royales, Mesdames et Messieurs, faute d'avoir reçu meilleure réponse à toutes mes questions, je vous inviterai simplement à vous joindre à moi pour le toast que j'ai l'honneur de porter à l'Académie suédoise.

Traduction française : Jean-François Bactail